

INTRODUCTION

*Nous voyons en toi, Charles-Jean Je sais plus d'un oiseau royal
Dont l'envol jaillit d'un hameau Cet hôte insolite du soir
Mais cet humble oiseau de haut vol Mais en toi, tu portais la griffe royale
Fut à la fois aigle et corbeau. Et le doute se tait.
De cimes aux neiges lointaines Souverain phénix dont l'essor
Et des champs mornes de tuerie Naquit des brasiers d'alors
Il vint et s'empara du nid Tu traças la dernière geste
Que nos Vasa avaient bâti. Fabuleuse d'un roi de Suède¹.*

Erik Karlfeld (1864-1931), prix Nobel

*Assis sur les marches d'un trône, Charles-Jean n'était ni
Français, ni Suédois, ni citoyen, ce n'était pas un caractère,
c'était un prince qui voulait devenir roi et pour être sûr de le devenir,
il détrôna la France².*

Bernard Sarrans, 1845

Parmi d'autres, ces deux avis montrent le contraste qui saisit l'historien face au « fabuleux destin » (pour plagier le titre du film de Sacha Guitry sur Désirée Clary, son épouse) de Bernadotte. Sa vie fut

1. Cf. Charles Stork, *Anthologie de la poésie suédoise (1750-1915)*, 1930, p. 55.

2. Bernard Sarrans Jeune, *Histoire de Bernadotte*, 1845, t. I, p. xxxvii.

souvent écrite mêlant légendes, critiques justifiées et injustifiées, mais aussi hagiographies.

En France, les contemporains et les historiens furent le plus souvent sévères avec le maréchal. Pour eux, il est l'homme qui a trahi sa patrie par ambition, a porté les armes contre elle et a provoqué sa chute.

En Suède, sa patrie d'adoption, le portrait fut plus flatteur, qui fit du roi Charles-Jean, le fondateur d'une période de stabilité et de paix pour le royaume. En Norvège, sa patrie « d'annexion », les avis furent plus partagés, oscillant entre admiration pour la pacification et reproches sur le conservatisme royal.

La longue vie de Bernadotte peut évidemment prêter à de nombreuses analyses. Fut-il, comme l'a pensé Pierre de Pressac¹, un libéral convaincu depuis sa jeunesse, un homme respectueux de la légalité, un administrateur intègre épris d'ordre et de paix, devenant en Suède, comme il le dira lui-même, un « monarque républicain » ?

Fut-il plutôt l'homme de sincérités successives, selon l'expression de Christian Bazin², s'appuyant sur l'avis de Barras : « *C'est un homme qui appartient toujours à la circonstance et qui en a fait son profit admirablement* » ?

Ou tout simplement fut-il l'homme du destin, mêlant sincérité et ambition, fidélité en amitié et emportement dans la haine ? Ségur dira dans ses Mémoires³ que c'était « *un sujet dangereux, un détestable compagnon d'armes, un mauvais citoyen, un excellent maître* », ajoutant, « *c'était seulement quand il pouvait rapporter tout à lui que son cœur s'ouvrait. Dès lors ardeur, générosité, dévouement pour les siens, toutes les séductions, tous les entraînements des grandes âmes s'y retrouvaient.* »

On ne peut évoquer Bernadotte, sans parler de Napoléon. Deux hommes, deux ambitions ; deux hommes que tout oppose : leurs origines, leurs formations, puis le refus de l'un de se laisser embrigader sous les ordres de l'autre ; une femme, Désirée, pour les lier, protégeant

1. Pierre de Pressac, *Bernadotte, un roi de Suède français*, Hachette, 1942.

2. Christian Bazin, *Bernadotte, un cadet de Gascogne sur le trône de Suède*, France-Empire, 2000.

3. Comte de Ségur, *Histoire et Mémoires*, t. I, 1894, p. 492-493.

Bernadotte de sanctions normalement prévisibles. Au-delà, ces deux caractères, ces deux séducteurs, entameront une relation passion-haine qui ne trouvera son épilogue que dans la rupture, résultat inévitable de leurs maladresses mutuelles et de leurs affrontements. L'Empereur n'aura de cesse de poursuivre, de son amertume, son ancien maréchal : « *Dans son enivrement, il sacrifia sa nouvelle patrie et l'ancienne, sa propre gloire, sa véritable puissance, la cause des peuples, le sort du monde*¹ ». Le roi de Suède tentera de se justifier, multipliant les publications, les récits, les biographies grâce à un véritable bureau de propagande établi à Stockholm, Londres et Paris. Même après la mort des deux hommes, le combat continua jusqu'à nos jours.

Chateaubriand aura cette formule, que l'on peut contester, sur l'attitude de Napoléon :

*Ne demandez pas de quel droit Bonaparte traitait Bernadotte de misérable, oubliant qu'il ne sortait, lui Bonaparte, ni de source élevée, ni d'une autre catégorie : la révolution et les armes. Ce langage insultant n'annonçait ni la hauteur héréditaire du rang, ni la grandeur de l'âme. Bernadotte n'est point ingrat. Il ne devait rien à la bonté de Bonaparte. L'Empereur s'était transformé en monarque de vieille race qui s'attribue tout, ne parle que de lui, qui voit récompenser ou punir en disant qu'il est satisfait ou mécontent*².

Traître ou héros ? La réponse n'est donc pas simple. Et pourtant, comme Ségur, nombre de détracteurs ont tenté par tous les moyens d'accréditer la thèse de la trahison, de la lâcheté de Bernadotte, remontant jusqu'en 1797, lui reprochant pêle-mêle ses conspirations, son manque de combativité dans les campagnes napoléoniennes, voire sa cupidité d'administrateur. L'examen des sources montre à nouveau un certain nombre d'ambiguïtés.

De même, en Scandinavie, fut-il le bienfaiteur du peuple ou un simple dynaste ambitieux ? Les deux hypothèses ne sont pas inconciliables. Poursuivant de leur mépris le roi de Suède, les diplomates français en poste à Stockholm n'eurent de cesse de dénoncer les insuffisances supposées d'un souverain qu'ils jugeaient illégitime. Néanmoins, à la fin

1. Emmanuel Las Cases, *Mémorial de Saint-Hélène*, Flammarion, 1983, t. II, p. 548.

2. François-René de Chateaubriand, *De Buonaparte et des Bourbons*, 1814, p. 63.

de son règne, informés par des officines royales, les voyageurs français¹ décriront les bienfaits de la politique royale. Après les révolutions de 1830, ses aspirations libérales se transformèrent en un conservatisme plus ferme, inspiré par la proximité de la Russie.

L'ambivalence est donc ici évidente et cet ouvrage tentera de démêler l'écheveau, « *l'énigme indéchiffrable*² », en s'appuyant d'abord sur les sources. En premier lieu, celles du Riksarkivet de Stockholm, où la lecture des correspondances politiques et consulaires vers Paris, Londres et Saint-Petersbourg ont affiné notre vision des jeux subtils de la diplomatie suédoise. Les archives royales (BFA, *Bernadotteska Familjearkivet*, *Karl Johan Arkiv*) renferment de même des trésors dont le dépouillement³ ne fait que commencer, notamment sur le règne de Charles-Jean. Les premiers sondages permettent de confirmer en partie les mémoires de nombre d'auteurs du XIX^e siècle qui se fondaient sur la documentation fournie par le palais royal.

Les archives françaises, en particulier celles du ministère des Affaires étrangères, sont elles aussi importantes. La correspondance politique à destination de la Suède a été examinée ainsi que les mémoires et documents. Moins riches, les Archives nationales regroupent l'ensemble des traités entre la Suède et la France, mais aussi les comptes rendus du Directoire et sa correspondance avec Bernadotte lorsqu'il était ministre de la Guerre.

Les archives britanniques du Public Record Office, notamment celles du Foreign Office, déjà consultées par Plunket Barton⁴, nous ont permis de fixer des contreponds aux relations franco-suédoises et d'entrevoir l'impérieuse obligation pour les deux royaumes de contourner le blocus continental. Enfin la relation avec la Russie a été envisagée, notamment par la question finlandaise grâce au remarquable ouvrage de Päiviö Tommila⁵.

1. Cf. en bibliographie : Alexandre Daumont et Philippe Le Bas.

2. Sir Dunbar Plunket Barton, *Bernadotte*, Payot, 1931, p. 9.

3. Dépouillement effectué par l'équipe Framespa de l'université de Toulouse II le Mirail.

4. D. Plunket Barton, *op. cit.*

5. Päiviö Tommila, *La Finlande dans la politique européenne 1809-1815*, thèse, Helsinki, 1962.

INTRODUCTION

À ces archives, s'ajoutent de nombreux recueils de lettres de Charles-Jean adressées au tsar et à l'empereur des Français, et de proclamations au peuple suédois, qui complètent notre vision. Dans leurs mémoires, les contemporains n'ont pas manqué de parler de Bernadotte. Pour ne citer que les plus importants, Ségur, Barras, Caulaincourt, Bourienne, Marbot, ont laissé une vision contrastée du personnage. Enfin, des biographes sont rapidement apparus : des panégyristes aux critiques acerbes. Deux ouvrages¹ sortirent avant sa mort montrant l'intérêt du public français.

L'homme a passionné, nous l'avons dit, nous l'avons lu. Car, au-delà de ses relations avec Napoléon, de sa « *traîtrise* », sa longue carrière et son fabuleux destin présentent en soi un intérêt quasi unique, celui d'un homme, simple soldat devenu roi et fondateur d'une dynastie toujours régnante aujourd'hui.

1. Georges Touchard-Lafosse, *Histoire de Charles XIV Jean (Jean Bernadotte), roi de Suède et de Norvège*, 1838 ; Bernard Sarrans Jeune, *Histoire de Bernadotte*, 1845.

LE BASCULEMENT (1810)

Je m'abandonne à ma destinée sans jamais tenter de la forcer¹.

Bernadotte à Lagerbielke, 21 août 1810

Juin 1810 : l'Empire est à son apogée. La France règne sur l'Europe continentale, une France qui, à partir du mois de juillet grâce à l'annexion de la Hollande, s'étendra de Hambourg à Rome et comptera plus de 130 départements. La carte de l'Europe venait d'être redessinée par Napoléon sur la base d'un système continental. La paix aurait semblé possible si n'était resté le foyer de l'insurrection espagnole, attisée par l'éternel ennemi britannique. La volonté de renforcer le blocus devait néanmoins mettre à mal la « perfide Albion ».

Dans ce système, la signature d'un traité de paix avec la Suède, le 6 janvier 1810, avait parachevé l'œuvre napoléonienne : après cinq années de guerre, la Suède récupérait la Poméranie suédoise en échange de l'application du blocus continental contre l'Angleterre. Napoléon pouvait enfin espérer la fin de la contrebande en Baltique en imposant de stricts contrôles à la Suède, alors sous la pression des diplomates-douaniers français.

1. *Historika Handlingar*, t. XVII, p. 255.

Fragilisé par la défaite face aux Russes à l'automne 1809 et par la perte de la Finlande, le roi de Suède, Charles XIII, qui venait de succéder à son neveu Gustave IV Adolphe, à la suite d'un coup d'État, ne pouvait faire que profil bas.

Le sort s'acharna sur la Suède avec la mort soudaine du prince héritier, le prince d'Augustenbourg, fragilisant à nouveau le pays dans sa quête d'un nouveau prince. Si les candidats ne manquaient pas (le fils du roi du Danemark, le frère du prince héritier ou encore le duc d'Oldenbourg, poussé par les Russes), Charles XIII se devait de consulter son redoutable allié français afin d'entériner une préférence pour le frère du défunt prince. Le messager du roi de Suède devint alors le principal acteur du basculement.

Le destin s'appelait Carl Otto Mörner. Admirateur de Napoléon et convaincu que la guerre entre la Russie et la France était inévitable, il vit dans une possible candidature française, le moyen pour la Suède de récupérer la Finlande perdue en 1809. Après avoir remis ses courriers à Lagerbielke, ministre suédois à Paris, Mörner entama sa recherche d'un possible candidat français au trône de Suède au sein de l'entourage de Napoléon. S'appuyant sur deux Français dont il avait fait la connaissance pendant le Consulat, le capitaine Lapie (du service topographique) et le général Guilleminot, il porta son choix sur le maréchal Bernadotte, connu des Suédois depuis qu'il avait aimablement traité les prisonniers suédois lors de la prise de Lübeck, en 1806, et assuré le gouvernement des villes hanséatiques en 1808. Sa proximité familiale avec l'Empereur, par son mariage avec Désirée Clary, belle-sœur de Joseph Bonaparte, était un élément supplémentaire en faveur du Maréchal, sans en faire cependant un réel napoléonide.

Le maréchal Bernadotte était alors en inactivité à Paris, meublant son ennui par le billard, la surveillance de son domaine de la Grange (près de Melun) et des visites à ses amis. En effet, depuis septembre 1809, il était en disgrâce. Son éternel besoin de conspirer contre l'Empereur depuis Brumaire, ses manquements militaires, réels ou supposés, lors des batailles d'Iéna-Auerstaedt et de Wagram avaient fini par lasser Napoléon. Néanmoins, en ce début d'été 1810, les rapports avec ce

dernier semblaient en voie d'apaisement ; preuve en était, la nomination de son frère à la baronnie d'Empire.

Après avoir rencontré Eugène de Beauharnais, les maréchaux Macdonald et Masséna, les 20 et 21 juin, Mörner obtint, le 25 juin, grâce au consul de Suède en France, Signeul, et au général comte de Grimoard, vieil ami de Bernadotte, un rendez-vous.

La rencontre eut lieu rue d'Anjou, au domicile du maréchal. Bernadotte, méfiant comme à son habitude face aux pièges qui lui étaient souvent tendus, ne manifesta aucun enthousiasme pour les propositions qui lui furent faites. Pour vaincre son incrédulité, Mörner décida de trouver une caution auprès du général comte Wrède, présent à Paris pour présenter les félicitations de Charles XIII à l'Empereur à l'occasion de son mariage avec Marie-Louise. Mörner avait été son officier d'ordonnance et en était estimé. En outre, par chance, Wrède tenait le duc d'Augustenbourg, Frédéric-Christian, pour un être sans mérite et sans caractère. Enfin, dernière coïncidence, Bernadotte avait quelques jours auparavant demandé à Wrède d'emporter en Suède une paire de pistolets pour le comte Gustave Mörner, oncle du précédent, en souvenir de leur amitié née à Lübeck en 1806.

Le 26 juin, Wrède se rendit à son tour rue d'Anjou. Après les politesses d'usage, il annonça qu'il existait dans son pays un parti français souhaitant l'élection du maréchal Bernadotte, prince de Ponte-Corvo, mais il mentionna aussi les possibles obstacles : Bernadotte n'appartenait pas à la religion réformée, ne parlait pas suédois et était en défaveur auprès de l'Empereur. Mis en confiance, le maréchal sortit de sa réserve pour argumenter : il laissa entendre que sa mère était d'origine protestante, convint de son ignorance du suédois, tout en arguant que sa méconnaissance de l'allemand ne l'avait pas empêché de gouverner en Allemagne ; enfin, il nia la défaveur impériale, ajoutant qu'il sortait d'ailleurs du bureau de l'Empereur. Quant à cette candidature, il affirma son désir de ne pas contrarier « *les secrets desseins de la Providence* ».

Il fallait pourtant forcer la destinée. Le 27, il adressait à l'Empereur un courrier, relatant la visite de Wrède dans lequel il glissait les mots :

*J'ai répondu au général Wrède que j'appartenais tout entier à
Votre Majesté, que je n'avais d'autre désir, d'autre volonté que celle*